



HAL
open science

Embarquement du chercheur : de l'hybridation des savoirs scientifiques

Eve Gardien

► **To cite this version:**

Eve Gardien. Embarquement du chercheur : de l'hybridation des savoirs scientifiques. *Socio-anthropologie*, 2013, Embarqués, 27, pp.35-47. hal-00973888

HAL Id: hal-00973888

<https://hal.science/hal-00973888>

Submitted on 31 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Embarquement du chercheur : de l'hybridation des savoirs scientifiques

Références à mentionner :

Eve Gardien, Embarquement du chercheur : de l'hybridation des savoirs scientifiques, *Socio-Anthropologie*, n°27, 1^{er} trimestre 2013, 35-47

Résumé : Un des processus impulsés par l'embarquement des SHS sur et par les terrains d'enquête, est l'hybridation du savoir produit. A partir de l'exemple d'une enquête ayant nécessité non seulement un réel engagement du chercheur, mais aussi son embarquement, cet article propose une analyse fouillée des liens unissant et entremêlant savoirs profanes et savoirs scientifiques. Cette importance des savoirs du terrain dans le procès de production de la connaissance en SHS sera abordée concernant les conditions de faisabilité de l'enquête et de sa mise en œuvre, l'élaboration de l'objet scientifique, ainsi que l'usage analytique qui est faite des matériaux recueillis. Les liens entre embarquement du chercheur et fiabilité et qualité du matériau collecté seront questionnés. De là quelques pistes de réflexion en termes d'éthique de l'enquête et de politique épistémologique seront proposées.

Abstract : A process driven by SHS on boarding survey is the hybridization of the knowledge produced. From the example of a survey that required not only a real commitment of the researcher, but also his on boarding, this article presents a detailed analysis of the links between secular and scientific knowledge. The importance of secular knowledge of the field survey in the process of knowledge production in the social sciences will be discussed regarding the feasibility of the survey and its implementation, the development of the scientific object, and the analytical posture of data collected. The relationship between the researcher on boarding and the quality of the collected data will be questioned. There some ideas in terms of ethics and politics epistemological investigation are proposed.

Mots-clefs : savoir - connaissance – savoir expérientiel – science – savoir profane – hybridation – métissage – engagement – embarquement

Key words : knowledge - experiential knowledge - science - secular knowledge - hybridization - crossing - commitment - boarding

L'*embarquement* (Bourrier, 2010) du chercheur sur et par son terrain d'enquête est un processus récurrent de la pratique d'observation directe et/ou participante, pour diverses raisons identifiables : engagements associatifs et/ou militants, face-à-face avec l'extrême vulnérabilité, position de témoin d'actes délictueux... Cet embarquement incontournable, car condition nécessaire à la mise en œuvre de certains types d'enquête, questionne la politique épistémologique de production des connaissances scientifiques en SHS. Quels sont les objectifs de ces sciences ? Son sens ? Son utilité ? Sa pertinence sociale ? La frontière académique historiquement tracée entre savoirs scientifiques et savoirs profanes se trouve de fait interrogée et suscite d'autres questionnements encore. Quels sont les canons de la scientificité ? Sont-ils discutables ? Par qui ? Adaptables ? Dans quelle mesure ? Enfin, quelles sont les conséquences en termes d'éthique de la recherche, et de politique

épistémologique, cette hybridation nécessaire entre savoirs profanes et savoirs scientifiques demande-t-elle d'investir ? Quelle est la place des savoirs profanes au sein de la production scientifique ? Quelle légitimité ? Quelle reconnaissance ?

Ces questions seront abordées à la lumière de l'analyse d'une enquête de terrain, au cours de laquelle le chercheur s'est trouvé embarqué, par le milieu sanitaire, ses professionnels et ses patients, dans des services de rééducation et de réadaptation fonctionnelles. Cette enquête a mis le chercheur en contact et en relation avec des personnes blessées médullaires amenées à découvrir une vie future en fauteuil, ainsi qu'avec des soignants et des rééducateurs. Ce travail de terrain a correspondu à un investissement d'une année entière, à plein temps, au cours de laquelle une centaine d'interviews, plusieurs centaines de pages de prises de notes, l'analyse d'archives et de documents locaux ainsi que de nombreuses lectures, ont été effectuées.

De l'irréversible hybridation des SHS par les savoirs profanes

Les prétentions des savoirs scientifiques à une objectivité, une neutralité, une distance sont très largement battues en brèche par la réalité concrète du processus de production desdits savoirs lorsque le chercheur est embarqué par son terrain d'enquête. Nous étudierons dans cette première partie de l'article l'importance des savoirs profanes, à comprendre comme des savoirs construits selon d'autres modalités que celles des procédures reconnues comme valides par les scientifiques, dans la constitution même des savoirs scientifiques. Notamment seront abordés la nécessité de ses savoirs profanes, comme préalables indispensables à l'ouverture du terrain d'enquête, comme condition de faisabilité et fruits de l'enquête, comme obstacle épistémologique amenant à re-problématiser l'objet de la recherche.

Une entrée sur le terrain soumise à l'évaluation des savoirs expérientiels et des savoir-être chercheur

L'entrée sur ce terrain d'enquête fut le fruit d'une longue négociation. Au cours de ce processus de huit mois environ, plusieurs rencontres se sont déroulées, chacune sera déterminante pour la mise en œuvre de cette recherche. La première entrevue, laquelle a déclenché les suivantes, a consisté en la présentation du projet de recherche au directeur médical de l'établissement. Cette première évaluation non pas du projet mais de la personne du chercheur, non pas des compétences professionnelles en matière d'enquête mais des savoirs expérientiels du chercheur relatifs au handicap, a permis d'envisager de donner une suite positive à la requête. D'autres rendez-vous ont donc ensuite été organisés avec chacun des différents responsables des services infirmiers, ergothérapie et kinésithérapie. À chaque service sa façon de procéder, d'évaluer, de jauger, le chercheur surtout, son projet beaucoup moins, l'humain avant tout. Ainsi ce n'était pas tant les compétences du sociologue qui étaient attentivement examinées que ses savoirs expérientiels et son savoir-être face au handicap, que ses savoirs « tactiques » qui permettent de s'adapter favorablement (De Certeau, 1980)

Ces deux types de savoirs profanes ont constitué les principaux critères de l'entrée du scientifique sur son futur terrain d'enquête. Les négociations avaient eu finalement pour principale finalité d'évaluer la capacité du chercheur à s'adapter harmonieusement à un milieu jugé très difficile par les soignants, en raison de l'extrême souffrance psychique des

patients hospitalisés. Ainsi, la longue inscription antérieure du chercheur dans le secteur dit « du handicap », ses relations cordiales avec différents patients réputés être des « cas difficiles », avaient été les arguments qui avaient convaincu la direction médicale d'ouvrir les portes des services sous sa responsabilité pour une enquête SHS. Cependant, cette autorisation d'enquêter devait rester subordonnée, journée après journée, et une année durant, à l'accord et au consentement toujours à renouveler des patients, des soignants et des rééducateurs. Aussi cette inscription durable du chercheur sur ce terrain d'enquête était-elle radicalement incertaine, totalement dépendante de son savoir-être et de sa capacité à nouer des liens avec les différents acteurs. Cette épée Damoclès suspendue de manière permanente au-dessus de la tête du chercheur souligne à quel point il était sous le contrôle de son terrain, la réciproque n'étant pas vraie.

La socialisation du chercheur aux savoirs en cours sur le terrain : la condition même de l'enquête

Le moindre faux pas aurait pu être le prétexte d'un arrêt immédiat de l'enquête. En effet, les soignants étaient convaincus de l'extrême vulnérabilité psychique des patients, et des conséquences dramatiques que pourraient avoir un éventuel manque de tact. Le souci partagé par ses professionnels était notamment une possible annonce inopportune du handicap par la maladresse du chercheur, au moment inadéquat, dans des circonstances d'accompagnement humain peu favorables, avec son lit de conséquences définitives. C'est en effet toujours une expérience radicale pour un blessé médullaire que d'apprendre son avenir en fauteuil. Aussi, afin d'éviter ce type de bévue, le chercheur était face à l'impératif d'une rapide socialisation secondaire (Berger, Luckmann, 1966) aux enjeux de savoir innervant ce milieu médicalisé, qu'il s'agisse de la divulgation ou au contraire de la rétention d'informations. Plus qu'un impératif, il s'agissait d'une urgence. Car comment envisager un maintien sur ce terrain d'enquête, si le chercheur était vécu par les professionnels comme le catalyseur toujours possible d'une catastrophe humaine ? Aussi l'apprentissage sur le bout des doigts de sa leçon, non pour la transmettre mais bien pour se taire à bon escient, a été une prime nécessité de cette enquête. Plus avant, elle a également été soumise à l'injonction implicite d'une appropriation rapide et efficace des savoirs médicaux sur les blessures médullaires, de rudiments d'éducation à la santé, de repères consensuels en matière de tact, d'évitement ou d'annonce du handicap. Ainsi, l'enquête de terrain s'est vite révélée une entreprise intensive de socialisation secondaire du chercheur par le milieu enquêté.

Cette socialisation secondaire du chercheur a donc consisté en l'intériorisation de nombreux savoirs en cours sur ce terrain, pour certains d'ordre scientifique et médical, pour d'autres d'ordre pratique et pour les derniers d'ordre relationnel. Ne pas les considérer avec sérieux, ni les adopter dans les échanges au quotidien, aurait été porter atteinte aux interactions fondant l'existence même de ce milieu. Aussi, il apparaît à l'analyse que mener une enquête est une activité de liaison, d'articulation, d'assemblage, voir même de métissage de divers types de savoirs, scientifiques/profanes, théoriques/pratiques, expérientiels/inculqués. Enquêter est en outre un procès d'hybridation du rapport qu'entretient le chercheur avec son terrain, quand leur croisement est fécond. Maurice Merleau-Ponty (1945 : II) insiste sur le fait que pour penser la science avec rigueur, « *il nous faut d'abord réveiller cette expérience du monde dont elle est l'expression seconde* ».

Quelques points de réflexion épistémologique : Le savoir médical est certes une socialisation incontournable pour cette enquête, mais son apprentissage modifie nécessairement l'appréhension des situations observées, la compréhension des interviews effectuées. Si des repères médicaux viennent participer à la construction du rapport du chercheur à son terrain, leur maîtrise par le chercheur est cependant faible, et la capacité à les critiquer est généralement nulle. Comment alors faire avec ces significations, lesquelles structurent la sémantisation des situations observées ? Comment évaluer l'importance relative ou la priorité à leur donner ? Et ce d'autant plus, que des perspectives contradictoires existent : les patients n'adhèrent pas toujours à ces compréhensions médicalisées du corps, ou encore, ces sémantisations du corps varient dans le temps, et parfois de façon rapprochée.

Le travail de recueil de données est une collecte de savoirs non formalisés et sensibles

Corollairement à ce processus de socialisation secondaire du chercheur, ce dernier a mené un travail de défrichage et d'approfondissement de sa compréhension de l'expérience vécue par les patients dans ce monde sanitaire, avec une focale particulière sur l'apprentissage du corps blessé. A nouveau, le chercheur a été socialisé à des collectifs, des points de vue, des valeurs, des pratiques, des savoirs. Il a dû apprendre à s'adapter à ces mises en scènes et à ces interactions, en assimiler les codes et les significations. Cet effort de construction d'une relative intersubjectivité concernant ces expériences corporelles dites « radicalement autres », a permis au chercheur de se voir transmettre pas les patients des connaissances jusqu'alors ignorées, des descriptions d'expériences posant tout à la fois les questions de l'altérité, des possibilités et des limitations de la cognition d'un valide face à une expérience « étrange ». Pourtant, ces mots initialement incompréhensibles sont devenus progressivement pour le chercheur les signifiés de multiples perceptions, émotions, savoirs pratiques et savoirs expérientiels. Ils fondent le matériau d'enquête sur lequel l'analyse sera mise en œuvre dans la perspective de produire des connaissances scientifiques. Aussi est-il permis d'énoncer que sans savoirs profanes, pas de construction de savoirs scientifiques, et de noter que la réciproque de cette assertion n'est pas vraie.

Là encore, l'hybridation sémantique du rapport du chercheur à son terrain est patente. Or, ces significations ne se corroborent pas toutes, ne convergent pas toutes vers une même définition des situations. Comment alors opérer ce croisement de données qualitatives ? Sur quels critères ? Selon quelles priorités ? Comment valider cette connaissance produite par un procès de métissage sémantique ?

Quand l'observation du terrain interroge l'objet scientifique...

La négociation de l'entrée sur le terrain d'enquête avait laissé toute liberté quant à la construction de l'objet scientifique. Il ne s'agissait pas d'une commande. Le chercheur avait été accepté au titre de l'intérêt que vouait cet établissement à la recherche SHS, question de principe. Aussi sa venue se faisait-elle dans le cadre de « l'étude du rapport au corps dans la relation soignant-soigné ». Pour autant, le programme de recherche avait été monté en amont pour convaincre des financeurs, argumenter l'entrée sur le terrain, baliser le travail, etc. L'état des lieux des connaissances soigneusement travaillé avait permis de dégager des théories et des concepts phares, lesquels agencés et articulés à une connaissance antérieure

du handicap, avait été mobilisés par le chercheur dans la construction de l'objet scientifique. Or, toutes ces conjectures furent réduites à néant par un simple constat de terrain, récurrent et insistant : un accidenté peut être handicapé, objectivement, c'est-à-dire avoir un corps dont les capacités fonctionnelles ont été réduites, altérées ou modifiées, et, dans le même temps, ne pas se savoir « handicapé ». Ainsi expérimenter une condition corporelle n'implique pas de la connaître, et pas plus de la reconnaître, tout du moins dans un premier temps. L'homme blessé se pense « accidenté » et « en convalescence ». Le handicap n'est donc pas un fait objectif et s'imposant à tous, même s'il est vécu dans ses incidences concrètes. Il est une interprétation de la situation corporelle d'un individu donné par différents acteurs.

En outre, force est de constater que les patients sémantisaient (Gardien, 2008) très peu leur expérience corporelle initiale, dans les semaines qui suivaient l'accident. Cette expérience du corps lors des premiers mois de la trajectoire sanitaire ne sera pas davantage élaborée par la suite. Le sens reste et restera très lacunaire concernant cette portion de leur vie, et tout particulièrement concernant leur expérience corporelle. Ce n'est que plus tardivement dans la trajectoire sanitaire, que cette dénomination de « handicap » sera attribuée à la situation corporelle vécue par l'homme accidenté.

Plusieurs questions d'ordre épistémologique se sont donc posées au chercheur :

1) Comment problématiser en terme de situations de handicap si les personnes concernées ne se pensent pas « handicapées », alors que, dans le même temps, leur conscience n'est pas altérée ?

2) Faut-il prendre en compte, a priori et en amont, le fait qu'elles mobiliseront ce vocable pour qualifier leur situation corporelle présente par la suite ?

3) la problématisation, ancrée dans le paradigme compréhensif, était-elle caduque en raison de l'impossibilité de communauté des signifiants chercheur/patients ? Et si oui, dans quelle mesure ?

Incontestablement, il y avait conflit entre savoirs théoriques du chercheur et savoirs issus de son observation de terrain, entre savoirs énoncés en début de trajectoire par les patients et savoirs issus de l'analyse des entretiens menés ultérieurement auprès des patients.

L'option finalement retenue par le chercheur pour sortir de ce paradoxe sémantique, a été de reconstruire l'objet scientifique, en fondant le propos sur le phénomène découvert : le handicap comme apprentissage social du corps après l'accident. L'objet scientifique a donc été modifié substantiellement. En outre, la connaissance scientifique qui en découle, a par suite été notablement réorientée, à la racine même du procès de sa production. C'est pourquoi nous qualifierons la connaissance produite d'« hybride », au sens où la confrontation du chercheur au terrain a obligé à refonder l'objet, à transformer le savoir scientifique en cours de production, par la prise en considération de nouvelles significations non issues des canons théoriques, mais étayées par des constats de terrain inattendus et persistants.

Embarquement du chercheur versus fiabilité du matériau

Une fois établie la part conséquente prise par les savoirs profanes dans la production des savoirs scientifiques, reste à penser leurs impacts en termes de fiabilité des données recueillies, fiabilité indispensable à une validité des résultats obtenus. Pour ce faire, nous

analyserons successivement, dans cette situation d'embarquement décrite ci-avant, la place des affects du chercheur, le type de relations aux acteurs, la reconnaissance par le terrain du chercheur comme un être fiable en lequel il est possible de faire confiance, l'engagement du chercheur et les conséquences de sa longue immersion sur le terrain.

Affects et affectation du chercheur : une nécessité sur ce terrain d'enquête

Une des dimensions fortes de l'embarquement du chercheur sur son terrain a été son rapport à la souffrance vécue en ses lieux de soins. En effet, sa sensibilité a été impactée par ce qui se déroulait dans ses services sanitaires. Il s'est agi d'affronter une véritable épreuve personnelle. Cette sensibilité qui permet, comme la pellicule photo, une mise en lumière du terrain, et qui, en ce sens, est une qualité requise pour tout travail ethnographique, doit-elle être regardée comme la preuve d'un embarquement inconsidéré du chercheur ?

Plusieurs niveaux de réponse à cette question. Tout d'abord, c'est précisément cette sensibilité du chercheur qui a permis d'établir un bon contact avec les patients, malgré la radicalité de leurs circonstances de vie. Plus avant, le chercheur fut rapidement mobilisé par les soignants comme une alternative relationnelle. De fait, ils pouvaient lui suggérer de visiter un patient, parce qu'ils l'estimaient « à risque suicidaire », pensant que le chercheur serait plus à même de lui changer les idées. Le chercheur fut aussi identifié par les professionnels comme le valide qui participait à la vie « entre fauteuils ». De fait, il était le bienvenu dans la plupart des soirées organisées entre patients. Ainsi, certaines coulisses de l'action lui étaient ouvertes, alors qu'elles restaient obstinément fermées aux « blouses blanches ». Indice d'un engagement certain du chercheur, voire d'un embarquement par les patients.

Qu'en penser ? A l'analyse, il apparaît que cette enquête n'aurait pas pu se dérouler sans cette implication et cet embarquement consentis du chercheur. Toute tentative de neutralité, toute distance relationnelle aurait été perçue comme une violence symbolique inouïe, une indifférence insupportable à l'égard d'une souffrance extrême. Et cette supposée inhumanité aurait été incontestablement un motif suffisant pour une mise à distance, voire un « débarquement » du terrain d'enquête. Aussi les nécessités mêmes de l'enquête ont impliqué de s'investir et de se laisser embarquer dans des relations, autant avec les patients qu'avec les soignants et les rééducateurs. Ce savoir-être, cette capacité d'empathie mais surtout cette sympathie éprouvée et réciproque (bien que pondérée et mesurée), cette possibilité d'une confiance dans les relations établies, ont été des éléments indéniables d'un enrochement possible sur ce terrain... Ainsi, l'affectation du chercheur, mais aussi sa capacité à l'autogérer, ont été des conditions fondatrices d'une éthique nécessaire à la conduite de cette enquête.

Non pas une neutralité scientifique mais une équanimité relationnelle

Le chercheur a rapidement constaté que son entrée sur le terrain d'enquête suscitait de nombreuses questions auprès des différents acteurs, et notamment celle d'un possible parti-pris. Le chercheur n'était pas interrogé ou testé sur sa neutralité scientifique. La question lancinante qui lui était renvoyée, était bien plutôt : « le chercheur était-il pour « les fauteuils » ou pour les « blouses blanches » ? En effet, ce terrain était structuré de manière informelle autour d'une ligne à haute tension, avec d'un côté les patients et de l'autre les soignants, à l'instar des descriptions goffmaniennes des *institutions totales* (1961, [1975 pour la version en français]). Pour autant ce milieu sanitaire pouvait par bien d'autres

aspects s'en distinguer. Aussi, le chercheur était-il aux prises avec deux camps en face à face, deux perspectives en présence, et l'impossibilité tenace pour ces acteurs de concevoir une quelconque neutralité de la part du chercheur. Certainement, la participation du chercheur aux coulisses de différentes scènes sociales soumettait chacun des deux camps à l'épreuve de la confiance. Que ce serait-il passé si le chercheur avait diffusé les jugements des uns ou les opinions des autres ? Que serait devenu ce tact des acteurs qui permettait de faire face et de tenir dans ces situations partagées de vulnérabilité extrême ?

Aussi, c'est bien le savoir-être du chercheur, sa capacité à rester sur son quant-à-soi, à se taire à bon escient qui s'est progressivement imposé comme un positionnement éthique efficace pour la poursuite de l'enquête. Plus avant, il s'est agi d'investir les relations avec l'ensemble des types d'acteur à part égale, autre principe essentiel à la bonne conduite de ce projet. Ainsi, le fantasme d'une prise de parti contre les uns ou contre les autres ne pouvait-il pas trouver de base solide à son enracinement. Cette tentative d'un engagement équanime était d'une importance capitale pour maintenir la possibilité d'une observation des deux parties dans leurs coulisses réciproques. Le chercheur devait s'engager, accepter d'être embarqué, sans pour autant opter pour une préférence ou une affinité.

Cependant, cette éthique de l'enquête, si elle a permis nombre d'observations, a aussi construit des obstacles dans l'accès à certaines coulisses, lorsque la prise de risque était évaluée comme majeure pour une catégorie d'acteurs. Elle a néanmoins permis une approche assez globale du terrain, sans être exhaustive.

Plus avant, cette acceptation que tout ne serait pas donné à voir, à entendre et encore moins à comprendre, a été un autre principe qui a structuré l'éthique de l'enquête. Laisser les enquêtés s'aménager leur marge de liberté, voire échapper totalement à l'enquête s'ils le souhaitent, est tout autant un choix éthique qu'une stratégie qui s'avère payante à long terme. Par exemple, le chercheur ne se présentait pas aux patients à leur arrivée dans l'établissement mais attendait d'avoir l'occasion de les rencontrer dans un cadre privilégié : déjeuner partagé à plusieurs dans la salle de restauration, soirée entre patients, présentation par son compagnon de chambrée, etc. La rencontre par l'entremise des pairs était très souvent favorable à la création d'un lien de confiance, mais imposait dans le même temps au chercheur un lien de dépendance incontestable vis-à-vis des blessés médullaires pour le bon déroulement de l'enquête. Pour autant, il s'agissait bien d'un gain majeur pour l'activité de recueil de données, car quelle aurait été la qualité du matériau collecté sans ce lien de confiance et d'investissement réciproque ? Les patients n'auraient tout simplement pas accepté d'être interviewés, et encore moins d'être observés dans des circonstances si peu favorables à une bonne présentation de soi. Et si d'aventure, ils avaient néanmoins entrepris de contribuer à cette enquête, ils n'auraient pas laissé entrevoir leurs expériences si radicales et si singulières, au risque de donner à voir de possibles troubles de leur santé mentale.

Être reconnu comme *membre initié* : un impératif de l'enquête

Le chercheur a dû prendre le temps de l'apprentissage des savoirs en cours sur le site de l'enquête, qu'ils soient savoirs scientifiques et/ou savoirs profanes, savoirs théoriques, pratiques et expérientiels. C'est précisément cette socialisation secondaire du chercheur qui a rendu possible son acceptation par les acteurs de terrain comme membre initié de ce segment particulier de notre société. L'importance capitale pour le chercheur d'être reconnu comme membre initié (Madray-Lesigne & Sabria, 1996), c'est-à-dire d'être considéré comme

non dangereux et fiable par les enquêtés, s'explique en raison des écueils classiques de l'interaction entre un individu dit normal et un individu stigmatisé, écueils qui ne permettraient pas de recueillir un matériau fiable et de qualité. Une des caractéristiques de cette enquête de terrain a donc été un constant travail d'apprivoisement des blessés atteints dans leur chair. Confier son point de vue, accepter d'être observé, dans cette période de métamorphose radicale de son existence et de vulnérabilité, rend absolument essentielle la construction d'une relation de confiance. Même si, paradoxalement, cette confiance est soumise aux jeux d'alliance entre les acteurs, et peut donc se révéler non pas nécessairement fluctuante mais plutôt pas toujours reconnue publiquement. Elle est une condition fondamentale de l'enquête et d'un recueil de données de qualité.

L'embarquement du chercheur suppose son engagement

Les savoirs des patients, et notamment certains de leurs savoirs expérientiels, étaient parfois tout autant à taire dans l'établissement sanitaire que certaines connaissances médicales ou techniques. L'enjeu pouvait en être, en autres choses, de préserver leur intimité au sein de la collectivité, de ne pas altérer les cloisons déjà insuffisamment étanches qui protégeaient leur vie privée tant mise à mal par la vie en institution. Aussi l'éthique de l'enquête s'est-elle révélée un constant dilemme pour le chercheur, une ratiocination permanente sur ce qui pouvait être publicisé, devait l'être ou, au contraire, ce qui devait rester dans l'ombre dans le cadre de ce terrain. Savoirs à taire, savoir se taire. Savoir sans donner à le voir, tout du moins durant le temps de l'enquête. Mais que faire des situations de mise en danger volontaires ? Comment aménager la poursuite de l'enquête lorsque vous êtes informé d'évènements répréhensibles se déroulant dans l'établissement sanitaire ? Le savoir est un enjeu à double tranchant : il permet de s'adapter et donc de poursuivre l'enquête, mais il impose aussi de prendre des risques dans les positionnements institutionnels ou vis-à-vis des acteurs. Aussi, peut-on en conclure que l'embarquement suppose l'engagement. Et cet engagement est une condition nécessaire pour une certaine reconnaissance du chercheur par les acteurs de terrain, pour l'instauration d'un lien de confiance, pour la collecte de données riches et fiables.

Les savoirs profanes comme gage d'une fiabilité des matériaux d'enquête

Appréhender les pratiques et les savoirs *in situ* évite de nombreuses incompréhensions ou erreurs d'interprétation liées au manque de connaissance ou de prise en compte du terrain. Une réponse donnée à un questionnaire ou dans une interview peut avoir des sens multiples, comprise hors de son contexte de formulation. L'observation directe permet donc cette finesse dans l'appréhension de la logique des interactants.

Par ailleurs, le chercheur étant un membre initié du terrain d'enquête, l'enquêté le sachant préalablement, le recueil de données en est nécessairement modifié. De fait, l'interviewé éprouve moins le besoin de contextualiser son propos, ces informations sont supposées connues par le chercheur, il se focalise davantage sur les informations essentielles à ses yeux, et développe ou approfondit plus aisément car se sent compris. En outre, l'enquêté peut plus difficilement altérer volontairement les significations des situations décrites car il sait que ces propos seront recoupés par ceux de ses pairs, des professionnels, etc. S'il souhaite cacher ou omettre certaines informations, il opte généralement pour se taire, non

pas pour les altérer ou les modifier. Et le chercheur choisit de ne pas forcer l'expression de l'enquêté, tact oblige.

Quelques réflexions en guise de conclusion...

D'une responsabilité du chercheur dans la production de savoirs scientifiques hybrides

L'analyse de l'embarquement du chercheur sur ce terrain force à constater que la neutralité et l'objectivité, piliers historiques de la production scientifique, ne sont pas pertinentes en l'état. Leur mise en œuvre aurait tout simplement entravé toutes possibilités d'enquête, et fait obstacle à la fiabilité du matériau recueilli. Aussi, accepter d'être embarqué en tant que chercheur ouvre de nouveaux champs d'enquête et permet la production de certaines connaissances scientifiques, impossibles à produire dans le cadre d'une autre politique de l'enquête.

Cependant, de nouveaux problèmes éthiques émergent lors de la production et de la diffusion des résultats d'un tel type de recherche. Tout d'abord, il s'agit de connaissances « ancrées » (Glaser & Strauss, 1967, [2010 pour la version française]) « situées » dans un terrain qui suppose l'embarquement du chercheur. Comment penser, à partir de cette situation de fait, une possible montée en généralité ? Selon quels critères de validité ? Ensuite, au regard des tensions innervant le terrain d'enquête, des enjeux éthiques inhérents aux situations de vulnérabilité, des conséquences possibles de la publicisation des résultats de la recherche sur des acteurs et des types d'acteur, le chercheur n'est pas seulement un producteur de savoirs scientifiques mais se trouve aussi engagé dans une responsabilité citoyenne. C'est pourquoi le choix et la construction des catégories qu'il mobilisera, des formes qu'il utilisera lors de la description du terrain, sont soumises à de forts enjeux, peuvent susciter moult critiques car ne s'inscrivant pas véritablement dans les perspectives portées par les acteurs de terrain, mais proposant un paysage dépeignant l'ensemble des perspectives endossées, leurs articulations, leurs conflits et les enjeux en cours.

En outre, pareillement, le chercheur se trouve en responsabilité, de par son engagement vis-à-vis des acteurs mais aussi de sa dette morale vis-à-vis des accidentés qui ont accepté de participer à la recherche malgré leurs épreuves personnelles, de penser une diffusion opportune de ses résultats. Autrement-dit une véritable reconnaissance des enquêtés s'impose. Comment la prendre en compte et de quelle manière dans la pratique du chercheur ? Ce questionnement vient interroger les rapports de symétrie et d'asymétrie, entre scientifique et profane car les rapports de savoir sont aussi des rapports de pouvoir.

Enfin, le chercheur se trouve aussi en situation de réfléchir à ce qu'il peut énoncer, ce qu'il doit exposer et pourquoi, et ce qu'il devrait passer sous silence, notamment pour ne pas nuire aux acteurs de terrain, quels qu'ils soient. Aussi une éthique de la production et de la diffusion des résultats demande la réflexion et amène à penser autrement le dialogue avec les éventuels commanditaires, les acteurs du terrain, mais aussi leurs proches et leurs pairs.

Hybridation nécessaire : quelles limitations épistémologiques aux savoirs produits ?

Si l'hybridation peut s'avérer nécessaire voire inéluctable, reste à penser les limites de cette posture de recherche. Le lecteur voudra bien trouver ci-dessous quelques lignes de tension qui demandent à être poursuivies.

Tout d'abord, dans ce type d'enquête de terrain, où l'embarquement du chercheur est notamment repérable du fait d'un fort engagement sensible et d'une certaine affectation, le

risque d'une trop grande identification du chercheur aux publics observés doit être constamment évalué.

Deuxièmement, souvent trop focalisée sur les situations de terrain, l'analyse produite reste engoncée dans des perspectives limitées et néglige des facteurs ou des liens de corrélation avec des variables relevant de contextes macrosociaux, tous aussi importants pour comprendre les phénomènes observés.

De plus, les résultats produits par ce type d'enquête sont à comprendre comme situés, à savoir : produits dans un contexte social immédiat - celui du terrain d'enquête - mais aussi dans la continuité d'un processus d'historicité sociétal notamment perceptible à travers les connaissances (Berger, Luckmann, 1966) transmises *in situ* et l'organisation institutionnelle du travail de soins. Ces deux niveaux, le contexte sociétal immédiat et le contexte sociétal dans sa dimension historique, rétroagissent en permanence l'un sur l'autre. Ce processus génère la possibilité de changements et de variations observables au quotidien, rend difficile la détermination de l'influence des facteurs micro ou macrosociaux, et donne à la contextualisation des résultats de l'enquête toute son importance.

Références bibliographiques

- BERGER, Peter, LUCKMANN, Thomas (1996 [1966, pour la version américaine]), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin
- BOURRIER, Mathilde (2010), Pour une sociologie « embarquée » des univers à risque ?, *revue Tsanta*, n°15, p. 28-37
- CORNU, Roger (1991), « Voir et savoir », in Denis Chevallier (dir.), *Savoir-faire et pouvoir transmettre*, Paris, éd. MSH, p. 83-100
- DESCOLA, Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard
- DE CERTEAU, Michel (1980), *L'invention du quotidien 1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard
- DETIENNE, Marcel, VERNANT Jean-Pierre (1974), *Les ruses de l'intelligence. La Métis des grecs*, Paris, Flammarion
- GARDIEN, Eve (2008), *L'apprentissage du corps après l'accident*, Grenoble, PUG
- GEERTZ, Clifford (1986), « Comment nous pensons maintenant : vers une ethnographie de la pensée moderne », in *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris PUF, p. 183-204
- GLASER, Barney, STRAUSS, Anselm (2010, [1967 pour la version américaine]), *La découverte de la théorie ancrée*, Paris, Armand Colin
- GOFFMAN, Erving (1975 [1961, pour la version américaine]), *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, éd. De Minuit
- LATOUR, Bruno (2001), *L'Espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris, La Découverte
- MADRAY-LESIGNE, Françoise, SABRIA, Richard (1996), « Questionnement social et handicap : une différence difficile à dire », in Richard-Zapella, *Le questionnement social*, n°28/29, IRED, p. 267-272
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard »
- SURRALES, Alexandre (2004), « Des états d'âmes aux états de fait. La perception entre le corps et les affects », in Françoise Héritier, M. Xanthakou (dir.), *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob, p. 59-76